

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 49 (1999)
Heft: 2: Situer Qohéleth : regards croisés sur un livre biblique

Artikel: L'ecclésiaste et le scepticisme grec
Autor: Barnes, Jonathan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ECCLÉSIASTE ET LE SCEPTICISME GREC *

JONATHAN BARNES

Résumé

L'auteur du livre de l'Ecclésiaste était-il sceptique? A-t-il été influencé par le scepticisme grec? Une esquisse rapide de la philosophie sceptique des Grecs indique l'arrière-plan de la question. L'examen de deux dossiers, l'un de versets «sceptiques» et l'autre de textes non sceptiques, suggère que, tout en ayant une pensée pessimiste et cohérente, l'Ecclésiaste n'est pas sceptique et ne doit rien à la philosophie grecque.

Les pages qui suivent sont consacrées à deux questions, dont la principale est la suivante : le livre de l'Ecclésiaste s'avoue-t-il sceptique ou non? Mieux : la pensée de l'auteur du livre a-t-elle été influencée par des idées sceptiques? Si la réponse à cette question est oui, la deuxième question s'impose, à savoir : le livre de l'Ecclésiaste a-t-il été influencé par le scepticisme grec? Y a-t-il des points de contact entre l'Ecclésiaste et la tradition philosophique grecque?

Avant d'aborder ces deux questions, il sera nécessaire de répondre d'une façon rapide à une question préalable, à savoir : qu'est-ce que le scepticisme? Plus précisément : qu'était le scepticisme grec?

Avant d'aborder la question préalable, deux remarques d'ordre apologétique s'imposent. D'abord, et afin d'éviter tout malentendu, je dois insister sur le fait que je me bornerai à discuter les questions que je viens de mentionner. Je n'aurai rien à dire à propos d'autres questions, questions apparentées aux miennes et sans doute plus fascinantes qu'elles.

En deuxième lieu, je dois confesser que, face au livre de l'Ecclésiaste, je me sens assez incompetent. Le texte est obscur : il semble être plein de contradictions ; il a peut-être été confectionné en plusieurs couches successives ; en tout état de cause, le développement de la pensée de l'auteur est toujours difficile et parfois impossible à déterminer avec certitude. N'importe

* Texte d'une conférence donnée à Neuchâtel en juin 1998. Je remercie vivement M. Martin Rose, qui m'a persuadé de m'intéresser à l'Ecclésiaste, ainsi que M. Stefan Imhoof, qui a bien voulu corriger mon français. – J'ai préféré le nom «Ecclésiaste» à «Qohéleth» pour des raisons d'euphonie et de familiarité. (Contrairement à ce qu'on dit, le mot «Ecclésiaste» n'est pas une mauvaise traduction de l'hébreu : n'étant pas un mot français, il n'est pas une traduction du tout.)

quel lecteur du livre se confronte à de telles difficultés ; mais à elles s'ajoutent, dans mon cas, des problèmes plus personnels : je ne suis pas théologien, je ne suis pas pratiquant de la Bible, et de surcroît je ne puis pas lire le texte en hébreu¹. Écrire au sujet de l'Ecclésiaste dans ces conditions – personne n'est plus conscient que moi de la témérité de l'entreprise.

D'abord donc la question préalable : qu'est-ce que le scepticisme? Bien entendu, le mot «sceptique» s'emploie en plusieurs sens, aussi bien dans la langue quotidienne que dans le jargon des philosophes. Ici un seul usage est pertinent, un usage qui correspond à la tradition sceptique grecque.

Le concept-clé est celui de l'ἐποχή, de la «suspension de jugement». Ce concept peut être expliqué d'une manière floue de la façon suivante : quelqu'un suspend son jugement par rapport à une certaine proposition si, et seulement si, après l'avoir considérée, il n'est pas prêt à l'affirmer ni à la nier non plus. Mais il vaut la peine de donner une analyse plus précise, voire plus pédante.

Imaginons que l'on est confronté à un problème quelconque ; en d'autres termes, imaginons que l'on se pose une question de la forme suivante : «Est-ce que ceci est le cas ou non?» On se met à considérer le problème. Après avoir réfléchi, il peut arriver que l'on n'affirme pas que ceci est le cas et que l'on ne nie pas non plus que ceci soit le cas. Dans de telles conditions, je dirai que l'on suspend son jugement. Voici, par exemple, un problème : l'âme est-elle immortelle ou non? Afin de le résoudre, je lis le *Phédon* de Platon, je me renseigne sur d'autres livres écrits par d'autres auteurs, je réfléchis en suivant cette piste-ci et cette piste-là. À la fin, je ne me trouve pas prêt à affirmer que l'âme est immortelle ; mais je ne veux pas non plus nier que l'âme soit immortelle. À propos de l'immortalité de l'âme, je suspends mon jugement.

Il vaut la peine de souligner deux points qui sont souvent oubliés à cet égard. Primo, il s'agit d'un manque d'acceptation, d'un manque de croyance – il ne s'agit pas seulement d'un manque de savoir. Bien entendu, celui qui suspend son jugement par rapport à une proposition renonce, *a fortiori*, au savoir ; mais sa suspension ne consiste pas dans le rejet de celui-ci – elle consiste dans le rejet de l'acceptation, dans le rejet de la croyance. Suspendre n'est pas se dire : «Eh bien, on ne sait pas, on n'arrive pas à la certitude – mais il est du moins probable que l'âme n'est pas immortelle.» Suspendre est plutôt se dire : «Eh bien, je n'arrive pas à un oui et je n'arrive pas à un non – je n'arrive à aucune décision, à aucune croyance ; au sujet de l'immortalité de l'âme, je me tais.»

Secundo, la suspension de jugement ne s'identifie pas à un simple manque de croyance. Il y a maints cas où l'on ne croit rien à propos d'un certain sujet,

¹ Je citerai le texte selon la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB) ; j'ai consulté la traduction grecque ainsi que deux ou trois traductions en langues modernes. Je me permets de remarquer que la «Version Autorisée» de l'Ecclésiaste est une des splendeurs de la littérature anglaise.

sans suspendre pour autant son jugement. Par exemple, Aristote n'a jamais rien cru à propos de la faune australienne, à propos des marsupiaux. Il n'a pourtant pas suspendu son jugement à ce propos, car il n'avait jamais considéré – on dirait, dans ce cas-là, qu'il n'a pas pu considérer – les propositions pertinentes. À propos d'une quantité immense de sujets, nous sommes tous sans aucune croyance : il n'en suit pas que nous suspendons notre jugement par rapport à eux. Ce n'est que lorsqu'on a considéré un problème qu'on peut suspendre son jugement à son propos.

Si jusqu'à présent j'ai parlé d'une suspension de jugement par rapport à un certain problème ou par rapport à une certaine proposition, on comprendra pourtant sans difficulté l'idée d'une suspension de jugement par rapport à un «sujet», ou par rapport à une «discipline», ou par rapport à n'importe quel ensemble de propositions. Par exemple, on dira que quelqu'un suspend son jugement par rapport à l'astrologie s'il suspend son jugement par rapport à chaque problème ou chaque proposition qui fait partie de cette prétendue science. On dira que quelqu'un suspend son jugement à propos de ce qu'il lit dans les journaux s'il suspend son jugement par rapport à chaque proposition – ou par rapport à la plus grande partie des propositions – qu'il y lit.

Ensuite on comprendra l'idée d'une suspension de jugement totale ou absolue : on dira que quelqu'un suspend son jugement tout court s'il suspend son jugement à propos de n'importe quel problème, à propos de n'importe quelle proposition. Est-ce que c'est le cas que *P* ou non? On réfléchit au problème. On trouve que l'on n'est pas prêt à affirmer que *P* ni à nier que *P* – quelle que soit la proposition *P*.

Si la suspension de jugement peut n'être rien d'autre qu'un entêtement intellectuel, elle peut aussi s'appuyer sur des raisons. Les raisons pour lesquelles on peut suspendre son jugement sont de types divers. Il y a par exemple des raisons que l'on pourrait appeler «subjectives» : si je n'ai pas le temps de considérer un problème à fond, il est prudent, il est rationnel, de suspendre mon jugement à son propos ; si je suis trop bête pour comprendre un problème, je dois sans doute suspendre mon jugement à son propos. J'appelle de telles raisons subjectives puisqu'elles font référence essentiellement à une personne particulière et ne s'étendent pas forcément à autrui. Moi, je n'ai pas de temps – mais toi, tu en as. Moi, je suis trop bête – mon voisin est plus habile. Moi, je suspends mon jugement – mais cela n'implique pas que toi, mon voisin, tu doives suspendre le tien.

Il y a aussi des raisons «objectives» pour suspendre son jugement. Parmi celles-ci se trouvent des raisons d'ordre empirique et contingent. Je me confronte à une question qui appartient, par exemple, à la chimie. J'y réfléchis, et finalement il me semble que nous ne pouvons guère faire de progrès à son sujet à cause d'une déficience technologique : il faut développer un microscope plus puissant, un thermomètre plus sensible, afin d'aborder le problème d'une façon prometteuse. Je suspends donc mon jugement. Il s'agit ici d'une raison objective puisque ma raison à moi vaut également pour tout le monde :

personne (selon moi) ne peut réussir à avancer dans les conditions actuelles ; tous doivent donc suspendre leur jugement – jusqu'à la découverte d'un microscope ou d'un thermomètre plus performant.

Parmi les raisons que j'ai nommées objectives se trouvent des raisons philosophiques. Par raison philosophique, je veux dire une raison qui ne fait pas référence aux empêchements contingents mais à des difficultés permanentes et enracinées dans la nature humaine ou dans la nature des choses. Ici se trouveront peut-être des raisons d'ordre métaphysique – les êtres divins, par exemple, sont inaccessibles à nos esprits à cause de leur nature inexprimable : il faut donc suspendre son jugement à propos de la théologie. Il y aura des raisons d'ordre psychologique – les modalités de perception sont incapables de saisir le monde externe d'une façon pure et sans qu'on y voie son propre reflet : il faut donc suspendre son jugement à propos des propositions empiriques. Il y aura des raisons gnoséologiques – la nature même de la croyance exige un certain rapport entre son objet et elle, un rapport qui ne peut pas exister si l'objet appartient déjà au passé : nous devons donc suspendre notre jugement par rapport au passé.

Je n'affirme pas, bien entendu, que les raisons philosophiques que je viens de citer en guise d'illustration sont de bonnes raisons. Je ne dis pas non plus que l'idée d'une raison philosophique est précisément définie ou définissable : au contraire, elle est une idée assez floue, qui suffit pourtant à nos besoins.

Nous pouvons maintenant essayer une définition de ce qu'est le scepticisme. Je dirai que quelqu'un est sceptique par rapport à un problème si, et seulement si, il suspend son jugement, pour des raisons philosophiques, par rapport à ce problème ; que quelqu'un est sceptique par rapport à un sujet ou par rapport à une discipline si, et seulement si, il suspend son jugement, pour des raisons philosophiques, par rapport à tout problème qui appartient au sujet, voire à la discipline ; que quelqu'un est sceptique tout court – que quelqu'un est «un sceptique» – si, et seulement si, pour des raisons philosophiques, il suspend son jugement par rapport à n'importe quel problème.

Voilà une analyse de ce qu'est le scepticisme. Je me permets de répéter que le mot «sceptique» est employé de diverses manières et que je me borne ici à l'usage que je viens d'analyser. J'ajoute qu'un exposé détaillé du scepticisme grec apporterait des modifications et des qualifications à l'analyse. Néanmoins, l'analyse n'est pas trop simplificatrice ; et dans le cadre très restreint de cet exposé, elle fera l'affaire.

Le scepticisme grec nous est connu aujourd'hui surtout grâce aux ouvrages de Sextus Empiricus : ses *Esquisses pyrrhoniennes* et son œuvre *Contre les Mathématiciens* comprennent un exposé détaillé du scepticisme du type dit «pyrrhonien», un exposé écrit par quelqu'un qui s'avoue ou se vante d'être pyrrhonien lui-même. À part Sextus, il y a d'autres textes : il y a les *Libri Academici* de Cicéron, qui présentent, dans le cadre d'un débat compliqué, une autre forme du scepticisme, le scepticisme «académique» ; il y a la *Vie de*

Pyrrhon de Diogène Laërce, qui raconte hâtivement la philosophie pyrrhonienne ; et nous disposons de plusieurs autres passages qui ne sont pas dépourvus d'importance. Pourtant, sans Sextus, nous serions perdus.

La datation de Sextus ne peut être qu'approximative, mais en toute probabilité, il écrivait vers la fin du II^e siècle après J.-C. Les sceptiques ont tracé leur pedigree jusqu'à un passé lointain – en fait, jusqu'à Homère. Mais si nous ne sommes pas trop impressionnés par l'idée d'un Homère philosophe, nous admettons que, dans les restes de la philosophie dite présocratique ainsi que dans les dialogues de Platon et dans les traités d'Aristote, se trouvent quelques indications de l'existence d'une pensée sceptique : plusieurs fragments présocratiques s'expriment d'une façon qui se rapproche du scepticisme ; chez Platon – par exemple, dans le *Théétète* – il y a des passages qui discutent des doctrines sceptiques ; Aristote se met à réfuter – sans la moindre sympathie – une prise de position qui semble s'identifier au scepticisme.

Pourtant, le «premier sceptique» – le premier philosophe dont nous connaissions le nom et qui peut assurément revendiquer le surnom de sceptique – fut Pyrrhon d'Élis. Pyrrhon avait atteint son acmé vers la fin du IV^e siècle avant J.-C. (il avait participé à l'expédition en Inde qu'Alexandre le Grand avait dirigée). Il donna son nom à la forme de scepticisme que Sextus Empiricus préconisait, au scepticisme dit pyrrhonien. S'il serait trompeur de parler d'une «école» pyrrhonienne, on peut retracer une ligne plus ou moins continue qui part de Pyrrhon et qui aboutit à Sextus.

L'autre type de scepticisme grec emprunte son surnom de l'endroit où il trouve son origine : le scepticisme dit académique dérive de l'Académie, de l'école de Platon. Arcésilas, chef de l'école platonicienne au début du III^e siècle avant J.-C., a poussé ses disciples vers le scepticisme ; et l'Académie est restée sceptique pendant presque deux cents ans. Le scepticisme académique est moins connu que son frère pyrrhonien, de sorte qu'il est assez difficile de le définir en détail ainsi que de déterminer les différences qui séparaient les deux traditions. Mais ici les différences ne sont pas importantes : ce sont les ressemblances qui l'emportent.

Or, si le scepticisme grec a influencé l'Ecclésiaste, il faut attribuer cette influence aux premiers philosophes sceptiques : pour des raisons chronologiques, les développements qui ont caractérisé la tradition sceptique après Arcésilas n'entrent pas en jeu. Hélas, ni Pyrrhon ni Arcésilas n'ont rien écrit : tout ce que nous savons de leur pensée dépend donc des rapports de seconde main, des rapports qui sont souvent douteux quant à leur valeur et contestés quant à leur interprétation. Pourtant, il est certain que le concept-clé du scepticisme – le concept de l'ἐποχή ou de la suspension de jugement – a été utilisé par Arcésilas ; et à mon avis Pyrrhon l'a utilisé aussi. C'est-à-dire que l'idée d'un scepticisme philosophique – l'idée du scepticisme grec – a déjà été élaborée avant la date probable de l'Ecclésiaste. Même si Arcésilas n'était pas sceptique de son propre chef (c'est ce que certains savants ont suggéré), même si Pyrrhon s'intéressait surtout à la philosophie morale (c'est une opinion quasi

orthodoxe, bien qu'à peine soutenable), en tout cas le fantôme sceptique avait hanté les écoles philosophiques de la Grèce avant que l'Ecclésiaste eût composé son œuvre².

L'Ecclésiaste a-t-il été lui aussi hanté par ce même fantôme? Une première lecture rapide de son texte pourrait suggérer une réponse affirmative à la question : «Bien sûr, se dira-t-on, l'auteur n'est pas trop optimiste à propos de la vie humaine et de ses accidents ; il n'est pas trop optimiste non plus par rapport à la sagesse, à la possibilité d'un savoir humain, un savoir qu'il semble ou bien mépriser ou bien carrément démentir. Il ne serait pas donc tout à fait injuste de l'appeler sceptique...»

Une telle réponse n'est pas tout à fait sans fondement dans le texte. En effet, une lecture plus soignée décèlera une dizaine de versets qui pourraient être interprétés dans un sens sceptique. Ces versets constituent ce que j'appellerai le dossier sceptique. J'en citerai six passages, qui se divisent en deux, ou peut-être en trois groupes.

Le premier groupe comprend trois versets pessimistes qui visent l'avenir : si à présent, les conditions de la vie paraissent quasi tolérables, tout cela peut changer – en effet, qui sait ce que le futur nous apportera? Ainsi 2,19 :

Qui sait s'il sera sage ou insensé? Il sera maître de tout mon travail, que j'aurai fait avec ma sagesse sous le soleil : cela aussi est vanité.

Je travaille pendant toute ma vie – et personne ne sait qui va profiter de mes travaux. Que l'avenir est ténébreux.

Ajoutons 9,12 :

En effet, l'homme ne connaît pas plus son heure que les poissons qui se font prendre au filet de malheur, que les passereaux pris au piège. Ainsi les fils d'Adam sont surpris par le malheur quand il tombe sur eux à l'improviste.

C'est-à-dire que l'on ne sait pas plus que les poissons quand ni comment on va mourir.

En 8,6-7 se trouvent deux versets qui peuvent être compris comme une sorte de généralisation de ces remarques pessimistes par rapport au futur :

Oui, il y a pour chaque chose un temps et un jugement, mais il y a un grand malheur pour l'homme : il ne sait pas ce qui arrivera, qui lui indiquera quand cela arrivera?

À ces textes-ci, on pourra ajouter 6,12 ; 7,14 ; 10,14 et 11,2 : quant à l'avenir, nous n'en savons rien.

² Pour un exposé récent du scepticisme grec, cf. J. BRUNSCHWIG, dans M. CANTO-SPERBER, *Philosophie grecque*, Paris, P.U.F., 1998², p. 463-474, 563-585, avec la bibliographie, p. 585-591 – à laquelle on peut ajouter : SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, Paris, Seuil, 1997.

Un autre texte, qui constitue un petit groupe à part, sert peut-être à lier le premier groupe au troisième.

J'ai essayé tout cela avec sagesse ; je disais : Je serai un sage. Mais elle est loin de ma portée. Ce qui est venu à l'existence est lointain et profond, profond! qui le découvrira? (7,23-24)

«Loin», «lointain», «profond» : l'Ecclésiaste ne pense pas aux choses situées sur la Lune ou cachées dans les entrailles de la Terre – ses mots sont sans doute à entendre dans un sens métaphorique. Mais ici il ne parle pas de l'avenir, ou du moins il ne parle pas seulement de l'avenir, car il fait référence à «ce qui est venu à l'existence», c'est-à-dire à toute chose contingente, à toute chose de l'ordre empirique.

En tout cas, le troisième groupe de textes, qui comprend deux passages, paraît être assez général dans sa portée. En 8,16-17 nous lisons :

Quand j'eus à cœur de connaître la sagesse et de voir les occupations auxquelles on s'affaire sur terre, – même si, le jour et la nuit, l'homme ne voit pas de ses yeux le sommeil – alors j'ai vu toute l'œuvre de Dieu ; l'homme ne peut découvrir l'œuvre qui se fait sous le soleil, bien que l'homme travaille à la rechercher, mais sans la découvrir ; et même si le sage affirme qu'il sait, il ne peut la découvrir.

Et 11,5 :

De même que tu ignores le cheminement du souffle vital, comme celui de l'ossification dans le ventre d'une femme enceinte, ainsi tu ne peux connaître l'œuvre de Dieu.

Dieu fait tout ; et par rapport à tout ce que Dieu fait, on se trouve dans le même état d'ignorance que l'on se trouve par rapport aux mystères de la génération d'un être vivant.

Dans ce petit dossier de versets, s'agit-il d'une forme de scepticisme ou non? Le dossier sceptique est-il vraiment sceptique? À mon avis, non, pour quatre raisons.

D'abord, l'Ecclésiaste ne donne jamais de raisons pour son attitude, il n'explique jamais pourquoi, selon lui, on est, en tant qu'homme, ignorant de l'avenir et des œuvres de Dieu. Sans doute les raisons non avouées étaient-elles «objectives» : l'Ecclésiaste ne dit pas «Moi, je ne sais pas...» ; il dit plutôt que personne ne sait..., et de cette façon il indique que l'attitude qu'il manifeste est, ou doit être, partagée par tout homme. Mais s'il faut deviner la nature de ces raisons, on va assurément les chercher dans le sens commun plutôt que dans la réflexion philosophique. Après tout, il n'est pas nécessaire d'être philosophe pour se convaincre que l'avenir est, le plus souvent, caché à notre connaissance. Tout au contraire, nous savons tous, pour des raisons tout à fait banales, que le futur ne se révèle pas à nous. Nous savons tous que notre connaissance du monde a ses limites : nous n'avons pas besoin de la philosophie pour nous montrer que nous ne sommes que des taupes.

En deuxième lieu, l'Ecclésiaste n'exprime jamais une suspension de jugement, une ἐποχή dans le sens du scepticisme grec. «Je ne sais pas ...» n'implique pas «Je ne crois pas ...» ; on peut renoncer à savoir sans renoncer à croire. On peut avoir des croyances qui possèdent une certaine probabilité sans arriver au savoir. En ce qui concerne l'avenir, le sens commun a ses croyances, même s'il renonce au savoir. Va-t-il pleuvoir demain? Je crois que non – mais je ne sais pas. Étant donné les conditions météorologiques, il est raisonnable de croire que demain le soleil brillera ; mais on sait que la météorologie n'est pas une science exacte, et, si l'on est prudent, on emportera son en-cas.

Troisièmement, le pessimisme de l'Ecclésiaste n'est pas un pessimisme sans bornes. Il est vrai que, selon le troisième groupe de textes, on ne saisit jamais les œuvres de Dieu ; c'est-à-dire, vu que les œuvres de Dieu s'identifient à tout ce qui existe, l'on ne sait jamais rien du tout. Mais il n'est pas évident qu'il faille entendre les textes en ce sens-là. En 3,11 l'Ecclésiaste annonce que :

Il fait toute chose belle en son temps ; à leur cœur il donne même le sens de la durée sans que l'homme puisse découvrir l'œuvre que fait Dieu depuis le début jusqu'à la fin.

C'est-à-dire que nous ne pouvons pas tout comprendre, que nous ne pouvons pas découvrir tout ce que Dieu a fait et fera. Il est raisonnable d'interpréter les versets du troisième groupe selon la constatation de 3,11 : nous ne saisissons pas les œuvres de Dieu – c'est-à-dire que nous ne comprenons pas tout ce que Dieu fait. Ce qui n'implique point que nous ne comprenions rien du tout.

Quant au premier groupe, le pessimisme se limite là de façon explicite au futur. De plus, l'Ecclésiaste – on le verra – ne renonce pas à toute connaissance quant à l'avenir.

En quatrième lieu, même si les versets cités suggèrent un scepticisme lorsqu'ils sont arrachés de leur contexte, l'interprétation d'un texte – c'est une affirmation tout à fait banale – exige qu'on le lise dans le contexte du discours dont il fait partie. Or, si l'on replace dans leur contexte les textes que je viens de citer, le scepticisme qu'ils semblent annoncer disparaît. Relisons, à titre d'illustration, 7,23-24 :

J'ai essayé tout cela avec sagesse ; je disais : Je serai un sage. Mais elle est loin de ma portée. Ce qui est venu à l'existence est lointain et profond, profond! qui le découvrira?

Dépourvue de son contexte, la question «Qui le découvrira?» semble être une question «rhétorique» ; c'est-à-dire qu'elle semble être équivalente à l'énoncé : «Personne ne le découvrira». Mais le contexte démontre que la question n'est pas à interpréter de cette façon. Tout au contraire : la question n'est pas rhétorique, elle reçoit une réponse. En effet, l'Ecclésiaste nous assure que, lui, il l'a découvert. (Je citerai le passage-clé un peu plus loin.)

Bref, le dossier sceptique est décevant. Les textes qu'il rassemble n'indiquent pas que l'Ecclésiaste était sceptique.

Si une première lecture rapide de son œuvre peut suggérer que l'Ecclésiaste est pessimiste quant à la possibilité d'un savoir humain, une deuxième lecture fait ressortir une attitude tout à fait différente. L'Ecclésiaste nous propose un enseignement, il nous donne un petit cours de morale : parfois il s'exprime comme un vieux je-sais-tout, presque partout il se montre tout autre que sceptique.

On pourrait constituer un dossier de textes anti-sceptiques beaucoup plus vaste que le dossier sceptique. Je n'en mentionnerai qu'une partie, qui se divise en trois groupes.

Dans le premier groupe se trouvent des textes où l'Ecclésiaste avoue, de façon explicite, qu'il possède un certain savoir. Ainsi 2,14 :

Le sage a les yeux là où il faut, l'insensé marche dans les ténèbres. Mais je sais, moi, qu'à tous les deux un même sort arrivera.

Ou bien 3,12.14 :

Je sais qu'il n'y a rien de bon pour lui que de se réjouir et de se donner du bon temps durant sa vie. [...] Je sais que tout ce que fait Dieu, cela durera toujours [...].

«Je sais», «je sais» : aucun sceptique ne parlerait de cette manière-là.

Il y a aussi la série de versets à laquelle j'ai déjà fait référence, 7,25-29 :

Moi, je m'appliquerai de tout cœur à connaître, à explorer, à rechercher la sagesse et la logique³, à connaître aussi que la méchanceté est une sottise, une sottise affolante. Et je trouve, moi, plus amère que la mort une femme quand elle est un traquenard, et son corps un filet, ses mains des liens : [...] Voilà ce que j'ai trouvé [...] Seulement, vois-tu ce que j'ai trouvé : Dieu a fait l'homme droit, mais eux, ils ont cherché une foule de complications.

L'Ecclésiaste a cherché la sagesse : il en a trouvé.

En 2,14 le texte admet un certain savoir quant à l'avenir : l'Ecclésiaste sait que le sage et l'insensé vont, tous les deux, mourir. Faut-il l'accuser d'une incohérence? En effet, d'un côté, il affirme que, quant à l'avenir, on «ne sait pas ce qui arrivera» (8,7) ; de l'autre côté, il sait que l'avenir apportera la mort à chacun. Mais la contradiction n'est qu'apparente, car chaque lecteur de 8,7 comprend très bien que le texte ne veut pas dire que n'importe quel jugement à propos du futur va au-delà de nos compétences – il veut dire (qu'il soit permis de traduire ses paroles en jargon philosophique) que nous ne pouvons jamais affirmer avec certitude aucune proposition contingente à propos de l'avenir. Ce qui est tout à fait compatible avec 2,14.

Le deuxième groupe de textes anti-sceptiques contient quelques versets qui suggèrent ou affirment que le savoir n'est pas impossible pour les êtres

³ Il me semble certain que la traduction «la logique» n'est pas correcte : il y a peu de choses aussi étrangères à la pensée de l'Ecclésiaste que la logique.

humains. L'Ecclésiaste sait que tout le monde va mourir – mais il ne s'agit pas d'un savoir privé :

Pour tous les vivants, il y a une chose certaine : un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Car les vivants savent qu'ils mourront ; mais les morts ne savent rien du tout [...]. (9,4-5)

Tout un chacun sait qu'il va mourir. Mais le savoir humain ne se limite pas à cette triste observation :

Tout ce que ta main se trouve capable de faire, fais-le par tes propres forces ; car il n'y a ni œuvre, ni bilan, ni savoir, ni sagesse dans le séjour des morts où tu t'iras. (9,10)

L'auteur ne dit pas, mais il laisse entendre que les vivants, s'ils utilisent toutes leurs forces, peuvent parvenir à un savoir, à une sagesse.

Si je l'ai bien compris, l'Ecclésiaste croit que tout le monde peut arriver à un savoir modeste. En outre, il pense que les hommes doués – ou plutôt les hommes chanceux – sont capables d'une sagesse plus étendue.

En effet, voici un homme qui a fait son travail avec sagesse, science et succès. C'est à un homme qui n'y a pas travaillé qu'il donnera sa part. (2,21)

Le texte reprend le message de 2,19, que j'ai inclus dans le dossier sceptique : 2,21 ne suggère pas le scepticisme – tout au contraire, il implique que la science est possible pour l'homme et qu'il y a des hommes qui l'ont acquise. Il est donc clair que 2,19 ne doit pas non plus être interprété dans un sens sceptique.

Citons encore 2,26, qui appartient au même discours :

Oui, Il donne à l'homme qui lui plaît sagesse, science et joie, mais au pécheur Il donne comme occupation de rassembler et d'amasser, pour donner à celui qui plaît à Dieu. Cela aussi est vanité et poursuite de vent.

Je ne comprends pas bien la dernière phrase : en effet, la première partie du verset est plutôt optimiste que pessimiste. Mais il n'est pas douteux que l'Ecclésiaste donne à croire qu'il y a des hommes qui ont reçu une sagesse de la main de Dieu.

Mon troisième groupe de textes comprend deux passages. Voici le premier :

Je me suis dit à moi-même : «Voici que j'ai fait grandir et progresser la sagesse plus que quiconque m'a précédé comme roi sur Jérusalem.» J'ai fait l'expérience de beaucoup de sagesse et de science, j'ai eu à cœur de connaître la sagesse et de connaître la folie et la sottise ; j'ai connu que cela aussi, c'est poursuite de vent. Car en beaucoup de sagesse il y a beaucoup d'affliction ; qui augmente le savoir augmente la douleur. (1,16-18)

Sans doute trouve-t-on ici l'expression d'un pessimisme, d'un pessimisme par rapport au savoir. Mais l'Ecclésiaste ne se dit pas pessimiste par rapport à l'acquisition du savoir mais par rapport à son utilité. Il ne dit pas que le savoir échappe aux hommes : il dit que le savoir ne rend pas heureux l'homme qui l'a acquis.

Il vaut la peine de remarquer que cette forme de pessimisme n'est pas compatible avec le scepticisme, car elle présuppose un certain savoir ou une certaine croyance. En effet, c'est précisément parce qu'il est convaincu que «vanité des vanités, tout est vanité» (1,1) que l'Ecclésiaste se professe pessimiste. Son pessimisme est un pessimisme ancré dans l'expérience ; c'est-à-dire qu'il s'appuie sur quelques opinions au sujet de la nature du monde et de la nature de l'homme. Ancré dans cette forme de pessimisme, le livre de l'Ecclésiaste manifeste une prise de position tout à fait anti-sceptique.

À la fin du livre se trouve un petit appendice en forme de commentaire, qui commence ainsi :

Vanité de vanités, a dit l'Ecclésiaste, tout est vanité. Ce qui ajoute à la sagesse de l'Ecclésiaste, c'est qu'il a encore enseigné la science au peuple ; il a pesé, examiné, ajusté, un grand nombre de proverbes. L'Ecclésiaste s'est appliqué à trouver des paroles plaisantes dont la teneur exacte est ici transcrite : ce sont les paroles authentiques. Les paroles des sages sont comme des aiguillons, les auteurs des recueils sont des jalons bien plantés ; tel est le don d'un pasteur unique. (12,8-11)

Le commentateur reconnaît en l'Ecclésiaste un homme sage ; et si sa sagesse est héritée plutôt qu'acquise par des recherches personnelles, s'il a fait un recueil de proverbes plutôt qu'une enquête scientifique, la sagesse elle-même n'est pas à mettre en doute. En outre, l'Ecclésiaste s'est efforcé d'enseigner cette sagesse au peuple. Bref, l'Ecclésiaste est à la fois sage et enseignant.

Le commentateur a assurément raison. Son interprétation confirme les autres indications qui montrent que l'Ecclésiaste était tout autre que sceptique.

En ce qui concerne le savoir, l'Ecclésiaste était pessimiste ; mais le pessimisme ne se confond pas avec le scepticisme – de fait, le pessimisme de l'Ecclésiaste est si loin d'être une forme de scepticisme qu'il est incompatible avec une telle attitude.

Le pessimisme de l'Ecclésiaste par rapport au savoir humain prend deux formes distinctes. D'abord, l'Ecclésiaste est pessimiste par rapport à la possibilité de gagner du savoir. Il s'agit ici d'un pessimisme modéré – un pessimisme qui s'assimile au pessimisme du sens commun. En d'autres mots, ce type de pessimisme n'est rien d'autre qu'un réalisme prudent. Ensuite, l'Ecclésiaste est pessimiste par rapport à l'utilité d'un savoir acquis. Parfois il présente ce type de pessimisme d'une manière extrême, de sorte qu'il paraît que le savoir ne vaut rien du tout. Mais d'autres versets impliquent une opinion moins sévère et plus plausible. Par exemple :

Voici ce que j'ai vu : on profite de la sagesse plus que de la sottise, comme on profite de la lumière plus que des ténèbres. (2,13)

Mieux vaut écouter la semonce du sage qu'être homme à écouter la chanson des insensés. (7,5)

Quelle était donc l'attitude de l'Ecclésiaste par rapport à la connaissance humaine? Voici un sommaire, exprimé d'une façon aussi neutre que possible, de ce qu'il voulait dire : «Beaucoup de choses échappent à nos facultés cognitives. Pourtant, il y a des choses que tout le monde saisit ; et un homme doué peut amasser une certaine quantité de savoir. Le savoir ne nous protège pas contre les maux de la vie humaine, ni contre la mort ; pourtant, il n'est pas sans valeur.» C'est une prise de position cohérente. C'est une prise de position – pourquoi ne pas le dire? – assez convaincante.

Je me tourne vers ma deuxième question : y a-t-il des ressemblances entre la pensée de l'Ecclésiaste et celle des philosophes grecs sceptiques? Peut-on postuler l'influence du monde hellénistique sur l'auteur juif?

La réponse à cette question n'est pas difficile à trouver : n'étant pas sceptique, l'Ecclésiaste n'a pas été influencé de façon positive par le scepticisme grec. Il n'existe aucune raison pour croire que l'Ecclésiaste ait eu une connaissance directe du scepticisme grec : aucun verset ne suggère un intérêt, favorable ou défavorable, pour la philosophie sceptique ; aucune phrase ne suggère une connaissance, directe ou indirecte, de Pyrrhon ou d'Arcésilas.

(J'irais volontiers un peu plus loin : l'Ecclésiaste ne s'intéressait pas à la philosophie grecque, qu'il ne connaissait pas du tout ; l'Ecclésiaste ne s'intéressait pas à la culture grecque, qu'il ne connaissait guère. Mais j'ai promis de me limiter à mon sujet...)

À vrai dire, je me sens un peu gêné quand je relis les pages qui précèdent. En effet, mon interprétation me paraît d'une évidence si parfaite, si banale, que je me demande pourquoi il vaut la peine de la lire, pourquoi il vaut la peine de l'avoir esquissée. Pourtant, il y a des savants – des savants qui connaissent mille fois mieux que moi le texte de l'Ecclésiaste – qui sont persuadés qu'il existe dans ce livre des traces d'une influence sceptique. Je suis trop peu modeste pour ne pas avouer qu'à mon avis, ces savants ont tort ; et je suis enclin à croire qu'ils ont tort en partie parce qu'ils se sont fondés soit sur un emploi équivoque du mot «sceptique» soit sur une compréhension fautive de ce qu'était le scepticisme grec. Sans doute y a-t-il un sens du mot «sceptique» selon lequel l'Ecclésiaste peut être appelé sceptique. Mais un tel sens n'a rien à faire avec le scepticisme philosophique, rien à voir avec le scepticisme grec.

En conclusion : l'Ecclésiaste n'était pas sceptique, il ne connaissait pas le scepticisme grec.

Mais qui ne déteste pas les conclusions plates?

En conclusion : l'Ecclésiaste ne connaissait pas la philosophie grecque, il n'était pas philosophe.